

L'ART FOIRE

Beirut Art Fair
Beyrouth,
du 16 au 20 septembre

Mehdi Meddaci,
Le radeau II, 2013,
vidéogramme



BEYROUTH Un cœur qui bat

Sur fond de crise des poubelles, la sixième édition de Beirut Art Fair s'est déroulée du 17 au 20 septembre. Moins ambitieuse que celle de Dubaï, se cherchant une identité artistique, elle peine à agréger le microcosme branché qui fourmille d'initiatives privées.

MERYEM SEBTI



Marina Abramovic, *Stromboli I*
Head, 2002, vidéo

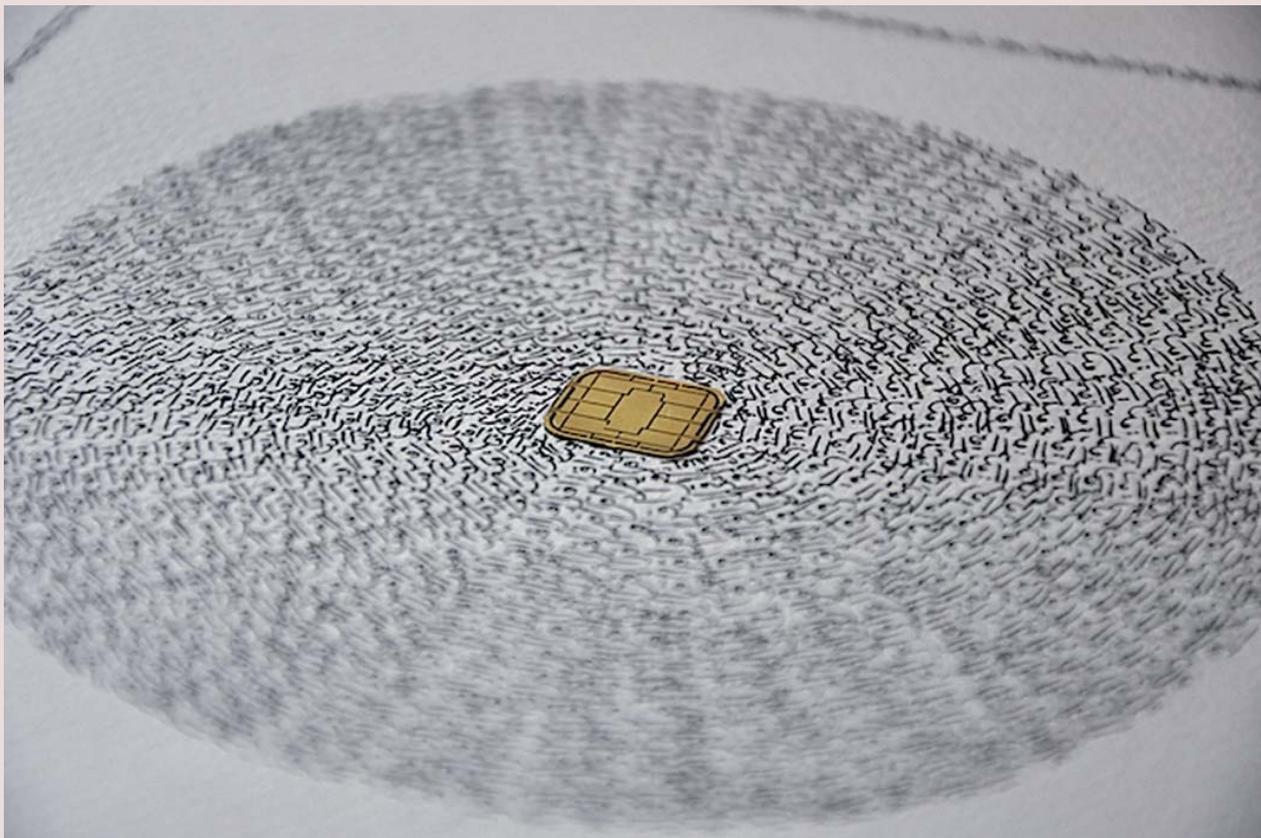
Cette année, la sixième édition de Beirut Art Fair était inaugurée par les officiels libanais dans le complexe du Beirut International Exhibition and Leisure Center (BIEL), à deux pas du centre-ville, au bord de la mer. Ni la violente manifestation de la veille, qui dénonçait l'impuissance du gouvernement dans la crise des poubelles, ni les importants travaux routiers n'ont découragé 7 000 visiteurs le soir du vernissage. Une foule chic et *select* arpen-

tait les allées de la foire dès l'ouverture des portes. Cette année, 51 galeries et plus de 300 artistes du monde entier étaient accueillis sur la foire. Première impression? Ici, pour capter le visiteur, un mot d'ordre : le stand doit être « *eye catching* ».

POUR TOUS LES GOÛTS

Le kitsch est comme un fil rouge d'un stand à l'autre. On se demande ce que ce délicat et sensible *solo show* de Mehdi Meddaci (galerie

Odile Ouizeman, Paris), montrant une ironie tragique de l'immigration sur fond de crise syrienne, faisait dans ce mélange coloré et trop épicé. Même impression d'étrangeté élégante sur le stand de la Parisienne Mamia Bretesche qui présentait, outre un bas-relief en bronze de Yamou reprenant des phrases du dialecte marocain, des œuvres photo subtiles de l'artiste algérien Bruno Hadjih. Interrogée sur ce mélange qui ne tranche jamais entre art décoratif



Farah Khelil, *Iqra*, 2013, encre et microprocesseur sur papier

Le grand intérêt de cette foire, c'est de permettre de mesurer la vitalité des initiatives privées qui fourmillent à Beyrouth.

» et conceptuel, Laure d'Hauteville, fondatrice et directrice de la foire, explique : « *Beirut Art Fair est le fruit d'années de travail depuis 1998, de persévérance et aussi d'espoir pour la paix. Certains pourraient la trouver pas assez conceptuelle, mais il faut plaire à tous les Libanais.* »

La galerie marocaine Noir Sur Blanc, venue de Marrakech, se félicite d'avoir eu beaucoup de visites, avec un stand de petits formats de Benohoud, Binebine, Tibari Kantour ou encore Benjkane. « *Les contacts sont très bons, les visiteurs très cultivés et intéressés, mais sou-vent ils ont regretté que nous n'ayons pas apporté de grands formats de ces mêmes artistes* », regrettent en chœur Samira Bouhad-Diouri et Sophia El Alaoui-Tebbaa. Cette

année, sur l'ensemble de la foire, les ventes sont honorables, signale Laure d'Hauteville au lendemain de la fermeture des portes : « *Nous avons fait le tour des galeries et les ventes ont été plus importantes que l'année dernière, pour moins de visiteurs (20 000 en 2014 et 18 000 en 2015, ndlr). Sur 51 galeries, 45 ont vendu, réalisant parfois un gros chiffre d'affaires.* »

Autre respiration de la foire, le programme arts numériques « Virtual/Reality ». Autour notamment de Marina Abramovic, Jamek Simon et Nadine Abou Zaki, le curateur Pascal Odille avait réuni là, entre hologrammes et réalité augmentée, de quoi déstabiliser le visiteur dans un parcours aux frontières du réel. Finalement, le grand intérêt de

cette foire, c'est de permettre de mesurer la vitalité des initiatives privées qui fourmillent à Beyrouth. Les dates ne coïncident pas, certes. Quand on constate que certains de ces lieux seront inaugurés en octobre, on ne peut qu'y voir un signe de la relative désinvolture du petit monde de l'art par rapport à cette foire qui lui apporte la presse et le grand public sur un plateau d'argent. Peu importe. Les choses avancent dans une arythmie dont le monde arabe a le secret.

EN VILLE, BIENTÔT DES MUSÉES

Le 25 octobre prochain, le grand collectionneur libanais Tony Salamé inaugurera la fondation Aishti dans un édifice construit par



Le musée Sursock vient de rouvrir ses portes après sept ans de travaux.

La Fondation Aishti, initiée par le collectionneur libanais Tony Salamé et dont l'édifice a été conçu par l'architecte David Adjaye, sera inaugurée le 25 octobre.

l'architecte David Adjaye, qui comprend également un grand magasin de luxe. 170 œuvres formeront l'exposition inaugurale « New Skin », comme l'incarnation d'une ville qui n'en finit pas de muer. C'est cette même ébullition qui poussera un autre quadra philanthrope, le banquier Mario Saradar, à montrer sa collection de plus de 160 œuvres modernes et contemporaines libanaises assemblées depuis 2012. « *J'ai beaucoup voyagé. Aujourd'hui veux montrer de l'art libanais et montrer surtout ce dont nous pouvons être fiers* », commente le banquier. Avec une ouverture prévue en 2020 dans un bâtiment confié à l'architecte Christian de Portzamparc, ce musée dispose déjà d'un budget annuel de 500 000 dollars pour les



MARCHÉ DE L'ART FOIRE

► acquisitions, puisqu'il ambitionne de tripler sa collection. « D'ici 2020, nous n'avons pas que des acquisitions à faire, explique Lina Kiryakos-Chidiac, directrice de la Fondation Saradar. Ces cinq ans vont nous permettre de créer du matériel, développer la recherche, écrire l'histoire autour de cette collection, et de nous positionner, notamment par rapport au musée Sursock qui ouvre dans deux semaines. »

Visité un peu plus tard, le musée Sursock s'apprête à rouvrir ses portes le 8 octobre, après sept ans de travaux et plus de 12 millions de dollars investis. « Moi qui suis de la génération d'après-guerre, signale la directrice Zeina Arida, ce musée ne faisait pas partie de mon paysage culturel. Mes années à la Fondation arabe pour l'image m'ont appris qu'ici, nous devons avant tout construire un récit. On est dans une région tellement instable que l'on ne se pose la question ni du passé, ni de l'avenir. Ce musée est important parce que les gens de ma génération ont besoin de se projeter. »

CROIRE EN L'AVENIR

Car la question sous-jacente est bien entendue celle-ci : pourquoi et comment peut-on croire en l'avenir et miser autant sur une terre aussi instable ? « On est tous de passage, you have to enjoy ! », lance avec humour le jeune Karim Abillama, qui ouvre pour nous sa collection privée dans le quartier Dbayeh en cette chaude matinée de septembre. Entamée il y a six ans avec son ami Tony Salamé, la collection de ce jeune entrepreneur réunit, dans une scénographie très déco, comme elle le ferait à Miami, Londres ou Paris, des pièces importantes de John Baldessari, Richard Prince ou Josh Smith.



Façade et cour de Mansion, une maison à l'abandon animée par une communauté d'artistes (Traduction pancarte : « On respire du béton et on nage dans la merde »)

« Il faut avancer, il faut attraper cette énergie qui passe, on a envie d'être sur la carte mondiale. On reste ici parce qu'on y croit », disait la veille la jeune Joumana Asseili qui, dans quelques semaines, ouvrira sa galerie Marfa près du port, dans un *no man's land* en cours de gentrification.

Tous ont raison d'y croire. Et c'est à Mansion, une maison années 30 sauvée de l'appétit des spéculateurs immobiliers, que l'on prend conscience que le combat est ici une seconde nature. Sur quatre

niveaux, cette maison presque abandonnée du quartier Zoqaq el Blat est « activée » avec l'accord de son propriétaire par une communauté de militants qui font de la résistance.

Dans un contexte difficile, où toute chose qui dure est déjà un petit miracle, le grand défi sera, pour les années à venir, de faire dialoguer la ville, sa formidable énergie et ces initiatives privées, avec une foire en constante progression.